

TEMPERATURE

Du 9 août 1904.

Table with 2 columns: Fahrenheit and Celsius. Rows for Max, Min, and 5 P.M.

tantôt nous voudrions de ne plus assister à souvent à de telles horreurs, de ne plus hériter l'horreur d'agiter d'entreprendre un voyage, de partir confiants lorsque les affaires ou le plaisir nous appellent au loin.

Machines Infernales

L'attentat tragique qui vient de frapper à Pétersbourg, le ministre de l'Intérieur de la Russie, M. de Plehve, évoca de multiples souvenirs. Ce n'est pas d'aujourd'hui que les assassins politiques se sont armés de la dynamite, des bombes ou des machines infernales, et en remontant dans l'histoire, on trouverait des précédents, bien connus du reste, à l'événement du 28 juillet.

qui ne songerait pas encore à remettre ses origines, affectait de les célébrer bruyamment. Les souvenirs des Trois Glorieuses devaient être évoqués dans une grande revue que le roi passerait de la garde nationale et de l'armée de Paris.

Des bruits sinistres couraient; la police craignait pour sa propre entreprise se préparait contre la vie du souverain, mais ses informations étaient vagues, et il était difficile de remettre la cré-moine projetée. Le duc d'Orléans, qui craignait pour son père, recommanda aux généraux de l'entourer avec soin. Jamais l'état-major n'avait été plus brulant ou avait tenu à honneur d'être au danger possible, et le maréchal Mortier, quoique malade, était monté à cheval. Tout s'était bien passé lorsque, soudain, une explosion retentit devant le numéro 59 du boulevard de Temple. C'était une machine infernale composée de vingt quatre caissons de fusil liés les uns aux autres, qui venaient de faire son œuvre. Les ducs d'Orléans, de Joinville et de Nemours furent épargnés comme le roi, mais le maréchal Mortier, le général de Véligny, d'autres officiers généraux ou supérieurs gisaient à terre; près de cinquante personnes avaient péri du coup.

Lorsque l'émotion fut quelque peu dissipée, la police se précipita vers une maison d'où sortait un nuage de fumée. Grâce aux traces de sang qu'on y constata, on retrouva la piste de l'auteur de l'attentat, qui déclara d'abord se nommer Gérard, puis avoua son vrai nom de Fieschi. Victor Hugo, dans les "Choses vées", a décrit le procès fameux qui s'ouvrit le 30 janvier 1836, et qui aboutit à la condamnation à mort de Fieschi et de ses complices, Pépin et Morey, l'un bourrel et l'autre épicière. Les débats révélèrent ce trait curieux que, le 27 juillet, les conjurés avaient répété la terrible scène du lendemain; l'un d'entre eux, qui n'était qu'un comparse, étant monté à cheval, pour figurer le roi.

Le dernier attentat de cette nature qu'on puisse signaler dans l'histoire de France — si l'on passe sous silence celui de Vailant qui ne coûta la vie à personne — fut celui d'Orsini, sous le second Empire.

Orsini, conspirateur infatigable, qui rêvait avant tout de la liberté et de l'indépendance italienne, avait décidé de faire disparaître Napoléon III qu'il tenait pour le champion de la réaction en Europe.

Le 14 janvier 1858, comme l'empereur et l'impératrice, se rendant à l'Opéra, arrivaient au bout du péristyle, trois bombes furent jetées sur leur voiture; un cheval fut tué, un autre blessé, et à la souveraine échappée à la mort, cent cinquante-six personnes furent atteintes plus ou moins grièvement. Deux des conjurés, Pieri et Gomez, furent d'abord arrêtés, puis le Peletier, et peu après la police se saisit également d'Orsini et de Rudis. On sait quelle lettre toute empreinte de patriotisme italien, Orsini écrivit à l'empereur. Il mourut bravement, en proclamant encore la France et son pays, mais la véritable victime de l'attentat fut le parti républicain. Imitant le premier consul, Napoléon III fit incarcérer deux mille de ses adversaires qui étaient pour rien dans la conjuration, et quatre cents d'entre eux furent déportés à Lambessa ou ailleurs.

Il nous reste à conter la plus tragique peut-être de toutes ces

catastrophes, celle qui s'est présentée à toutes les mémoires, parce qu'elle coûta la vie au tsar Alexandre II et fut, comme l'assassinat de M. de Plehve, l'œuvre des terroristes russes.

Alexandre II avait déjà échappé à plusieurs tentatives, celle de Kara Kozoff, en 1866; celle de M. Krasovitch, en 1882; celle de Soloviet, celle de Hartmann, celle du Palais d'Hiver, enfin, lorsque le 13 mars 1881, il fut mortellement frappé. Surtout d'une escorte, il revenait de chez la grande-duchesse Catherine; tout à coup, sur la place Michel, une bombe fit explosion sous sa voiture, tuant et blessant sept Tcherkesses. Il échappa de son équipage, lorsqu'une seconde bombe l'atteignit lui-même, ébranlant à la fois son aide de camp et deux soldats.

On put le ramener jusqu'au Palais d'Hiver, mais après une agonie d'une heure, il expira au milieu d'effroyables souffrances. L'attentat contre M. de Plehve, aussi dramatique que le précédent, vient aussi au bout d'une longue série d'actes terroristes. Ce n'est point un empereur qui tombe, mais un ministre, dont la puissance était la première en Russie après celle de l'empereur. Une fois de plus, la science humaine se retourne contre l'humanité, et les engins de destruction issus du labour patient des chercheurs, font leur œuvre sanglante et cruelle.

LE CENTENAIRE DE LA MORPHINE.

A Paderborn (Westphalie), on vient de célébrer le centenaire de la découverte de la morphine par le pharmacien Adam Sertner. La fête a eu lieu dans la plus grande intimité et entre savants.

Sertner fit ses études avec l'appui du prince évêque Frédéric-Guillaume, son patron. C'est en travaillant dans le laboratoire du pharmacien Cramer, qu'il découvrit la morphine. En 1817, l'Université d'Éna le nomma docteur honoraire.

Les morphinomanes allemands, qui sont si nombreux, pourraient bien lui élever une statue.

La mortalité et la natalité à Londres.

Londres est depuis longtemps connue comme une des plus saines parmi les grandes villes. Il semble qu'il doive conserver cette réputation. Les statistiques publiées par le conseil du comté de Londres montrent qu'en 1902 la mortalité a été moindre que la moyenne des années précédentes, 17,2 pour 1000.

Les naissances ne présentent pas un chiffre aussi favorable; elles ont successivement décliné de 36,35 pour 1,000 en 1867 à 28,5 pour 1,000 en 1902. Ce qui est le taux le plus bas qu'ait encore enregistré la ville de Londres. On craint, en Angleterre, que le phénomène de la dépopulation ne commence à se faire sentir comme en France.

Les maîtres d'école de Porto-Rico.

Boston, 9 août.—Les transports des Etats-Unis "Kilpatrick" et "Sumner" sont partis aujourd'hui de l'arsenal de Charleston pour Porto-Rico, transportant 509 maîtres d'école Porto-Ricains qui étaient venus suivre les cours de l'école d'été.



Le général de Négrier.

Paris, 31 juillet.

Contrairement au bruit mis en circulation, le ministre de la Guerre n'a pas reçu la démission du général de Négrier, inspecteur d'armée, membre du conseil supérieur de la Guerre.

On prêtait au général des motifs graves de mécontentement à la suite de sa dernière inspection dans l'Est et les garnisons de la frontière.

A la vérité, M. de Négrier a formulé, à son retour d'inspection, deux demandes importantes. L'une relative à la situation des effectifs, l'autre à l'organisation de l'artillerie.

Satisfaction lui a été donnée dans la mesure du possible.

On déclare au ministère de la Guerre qu'il se peut que le général soit désireux de se reposer durant les deux mois qui le séparent encore de son admission effective dans le cadre de réserve. Mais si le ministre et son entourage n'ont mieux entendu parler de la démission de l'ami inspecteur d'armée.

Ajoutons que sans paraître se préoccuper le moins du monde des bruits mis en circulation sur son compte, le général de Négrier est parti hier pour l'Alsace, où il va chasser durant quelques semaines.

AMUSEMENTS.

WEST END

La plateforme de West End ne se dégarait pas, malgré les pures fréquentes, et les spectateurs se regrettent certainement de ne pas la source qu'ils y passent.

PANATHLETIQUE

Il pleut tous les jours, et aux heures les plus diverses, on ne sait, lorsque l'on sort, si uneaverse ne vous attend pas au coin de la rue et cependant le casino du Parc Athlétique est fouillé chaque soir depuis dimanche. Que sera-ce, si le ciel ne montre rien de mieux?

La cause de cette vague est tout simplement le talent dont tout prouve dans "The Sign of the Four" le grand comédien qui s'appelle Walter Edwards et les membres de sa troupe. C'est vraiment une bonne fortune que de pouvoir assister en plein été à la Nouvelle-Orléans à une représentation comme celle du Casino du Parc Athlétique. On s'y disputera les places jusqu'à la fin de la semaine.

Avant la représentation, à six et à huit heures, des acrobates japonais, qui ont d'une force extraordinaire, amusent le public.

Il y aura matinée samedi à trois heures.

Grand incendie.

St Louis, 9 août.—L'usine de la American Refrigerator Transit Company, a été presque entièrement détruite par le feu aujourd'hui.

Une centaine de cars réfrigérateurs valant environ \$1,500 chacun, étaient en réparation à l'usine et ont été détruits.

La perte totale causée par l'incendie est estimée à \$500,000.

L'usine est évaluée à \$600,000. On croit que le feu a été mis par les étincelles d'une locomotive qui passait par là.

Une première alarme a été promptement suivie d'une seconde et presque immédiatement après d'une troisième. Les flammes se sont propagées avec une rapidité remarquable et une alarme générale a résonné autour du bâtiment en feu toutes les pompes à incendie de la ville.

L'ABELLE

— DE LA —

NOUVELLE-ORLEANS

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne

Edition Hebdomadaire

Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE

EDITION QUOTIDIENNE

Par les Etats-Unis, port compris

\$12.00 par an. \$6.00 par mois. \$2.00 par semaine.

Par la Belgique, le Canada et l'Etranger, port compris

\$18.00 par an. \$9.00 par mois. \$3.00 par semaine.

EDITION HEBDOMADAIRE

Par les Etats-Unis, port compris

\$2.00 par an. \$1.00 par mois. \$0.40 par semaine.

Par la Belgique, le Canada et l'Etranger

\$4.00 par an. \$2.00 par mois. \$0.80 par semaine.

EDITION DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre

édition hebdomadaire, les abonnés y ont droit.

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Non agents pour les envois remises par MANDATE-POSTAL ou par TRAITES SUR ESPÈRES.

Feuilleton

L'Abelle de la N.O.

LA FAUVETTE Du Faubourg.

Par Henri Germain.

TROISIÈME PARTIE.

CHARLY REPARAIT.

Je vous ai raconté, à vous, Paule, et au colonel, l'histoire

lorsque vous m'avez retrouvé à Monte-Carlo, puis à vous, mon cher maître, depuis que je vous ai revu à Paris, comment j'avais deviné l'identité de l'homme qui s'appelait Charly.

Or, ce misérable avait juste ment pris à cette époque le nom de Lambert; et toutes mes souvenirs sont précis.

Donc, pour moi, l'homme qui est venu vous trouver aujourd'hui, c'est toujours Charly.

Lui seul connaissait assez notre situation douloureuse pour oser l'exploiter, et ce démarche doit être le résultat de longs calculs.

D'ailleurs, si je le voyais, je le reconnaîtrais, même après dix ans d'éloignement, et je suis certain que Libert le reconnaîtrait également.

—Oui, sans doute, affirma l'ancien zézé, quand mie en cause; je le connaissais trop bien pour avoir oublié ses traits.

—C'est justement posé par cette idée que j'ai fait entrer Libert, dit alors Me Teauvin.

J'espère apprendre ce soir l'adresse de ce soi-disant Lambert. Ensuite, il serait facile de se trouver sur son chemin, et de le forcer habilement à se trahir.

—Il n'est même pas besoin de cela, reprit le baron, cet homme a été trahi lui-même.

—Ne vous a-t-il pas parlé de lettres que j'écris à madame et de la lèche de lui écrire jadis?

—En effet, dit le notaire.

—Et bien, c'est Charly, vous dis-je; lui seul peut se trouver en possession de cette correspondance.

Et l'enfant qu'il prétend avoir été recueilli par lui, sur une route, il y a dix ou onze ans, doit être notre pauvre et chère Yvonne qu'il avait volée pour en faire un otage.

—Vous deductions paraissent fort justes, approuva Me Teauvin, à peu près convaincu. Je me félicite plus encore de ma prudence.

—Mais, par quelle suite de circonstances providentielles la jeune fille que nous supposons être Yvonne de Bussières se trouve-t-elle réfugiée chez Mlle de Mirecourt? demanda Paule.

—Ceci est au moins étrange.

—Nous le saurons plus tard, mais certainement elle s'y trouve en liberté, répliqua Datterre.

Et, de ce côté, nous pouvons être à peu près rassurés.

Attendez les renseignements indispensables, demandés par Me Teauvin, avant de prendre une décision quelconque.

—Il serait en effet imprudent d'agir avec trop de précipitation, dit à son tour l'officier ministériel, quelles que soient nos présomptions en faveur de la jeune fille déguisée.

Une substitution d'enfant pourrait avoir eu lieu jadis.

Ce Lambert, ou ce Charly, si vous persistez à le nommer ainsi, pourrait fort bien vouloir

nous extorquer une grosse somme, en nous présentant une personne affaiblie par lui des titres et qualités de la fille de M. de Bussières.

En réalité, nous ne savons pas ce qu'est devenue la pauvre enfant; à-t-elle vécu à son malheur, ou lui est-il rien arrivé de fâcheux?

Bien des événements peuvent se produire en dix années.

C'est incontestablement parce que j'ai pressenti de la part de Lambert, une supercherie possible que j'ai refusé de lui donner immédiatement une somme importante.

Un coquin de son espèce est capable de tout!

Attendez des renseignements précis avant de rien préjuger.

Ensuite, puisque vous devez partir pour l'Algérie ces jours-ci, vous pourriez vous enquérir vous-mêmes, vérifier les assertions de cet individu, vous assurer enfin de l'identité de Mlle Yvonne.

—Tout ceci me paraît sage et prudent, reprit Paule; nous agirons suivant vos conseils, mon cher maître.

Néanmoins, j'insiste pour que Libert, et mon père au besoin, veuillent bien s'assurer que l'individu en question est vraiment le Charly d'autrefois.

Si c'était lui, et même s'il nous rendait véritablement Yvonne de Bussières, il y aurait lieu pourtant de s'assurer de sa per-

—Pourquoi cela? demanda le baron surpris de cette insistance.

—Redonnez-vous pour moi la divulgation des lettres détenues par ce misérable?

—Allez, Paule, je ne crains plus cela, puisque je vous ai tout confié, tout avoué.

N'ai-je pas volontairement subi l'humiliation de mes fautes anciennes?

—Ne m'avez-vous point pardonné?

—Cependant, ce sont des armes nuisibles entre ses mains, objecta Me Teauvin, et le mieux serait de les lui enlever, par ruse ou par force.

—Sans doute, reprit Paule, mais ce n'est pas seulement pour cette raison qu'il faudrait s'assurer de Charly.

Il y a autre chose de beaucoup plus grave, peut-être.

Avez-vous oublié, messieurs, dans quelles tragiques circonstances j'ai connu cet homme?

Son intervention exécrable, pliquée, dans la nuit où mon malheureux mari fut enlevé mourant par les Arabes, m'a toujours laissé des soupçons.

Puis, sa venue presque immédiate à Paris, ses réclamations d'argent, enfin l'événement d'Yvonne, dont il se vantait triomphant dans ses courtes lettres à mon père, tout cela, que j'ai dit déjà, et vous avez vu par-tager mes soupçons, ont dû me révéler d'une façon mystérieuse

l'assassinat de M. de Bussières. Ce souvenir pénible ne m'a jamais quitté. L'occasion se présente, peut-être, après tout d'un besoin, d'éclaircir cette douloureuse affaire, de découvrir le meurtrier de mon mari... et de le châtier comme il le mérite.

—Ah! si je pouvais venger la mort de mon pauvre Georges!

En prononçant ces dernières paroles, d'un accent empreint d'une sorte de ressentiment farouche, les grands yeux bleus de Paule se fixèrent sur le baron Datterre, avec une expression de dureté inaccoutumée.

Le vieillard baissa la tête. Il avait senti passer dans ce regard irrité tous les reproches du passé.

C'était une sorte d'accusation muette, un réquisitoire contre sa lâcheté de jadis, contre sa coupable complaisance qui, peut-être, avait suggéré l'idée du crime, armé le bras de l'assassin.

—Vous avez raison, madame, approuva Me Teauvin, il faut éclaircir ce mystère, si nous le pouvons, en interrogeant ce Lambert.

Mais, avant tout, il faut, en effet, acquérir la certitude sur son identité, ce sera la tâche de Libert.

Puis, se tournant vers l'ancien zézé, le notaire ajouta:

—Mon bon ami, vous viendrez chez moi demain matin, de la première heure, je vous donne-rais l'adresse de cet homme.

—Comment la saurez-vous? questionna le baron, puisqu'il a refusé de vous la donner!

—Je l'ai fait suivre par mon principal clerc.

—Ah! fort bien, c'est très adroit.

—Donc, reprit Me Teauvin, une fois Libert en possession de ce renseignement, il l'arrangera de façon à se recoutrer avec le pseudo-Lambert.

Mais la plus élémentaire prudence veut qu'il ne lui parle de nous en aucune façon.

Vous entendez, mon brave Libert.

—Vous ne nous connaissez plus. Depuis fort longtemps, vous avez rompu toutes relations avec les familles Datterre et de Bussières, et vous ignorez assez tout du passé.

A votre ingénuité d'inviter la fiabilité de votre existence, et de faire bavarder, si vous le pouvez, l'individu dont nous nous occupons.

Nous laissons les moyens d'action au choix de votre intelligence et des circonstances.

—Soyez tranquille, monsieur, répliqua Libert, je m'en charge. J'ai toujours aimé l'imprévu, la nouveauté. Or, comme je vais exercer pour la première fois la profession de policier, j'y vais employer tous mes moyens.

Policier! continua l'ancien zézé en souriant, cela me manquait. J'ai été zézé, camelot, ven-